

A painting of a hallway with a boy and a table. The hallway is narrow, with a dark wooden floor and a window at the end. A boy in a dark suit and white shirt stands in the center of the hallway. A round table with a white tablecloth is in the foreground. The walls are decorated with colorful, abstract patterns. The overall style is impressionistic and somewhat surreal.

M.-J. JACQUENS

Sur le seuil

Nouvelles

M.-J. JACQUENS

Sur le seuil

© M.-J. JACQUENS, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7424-8

Couverture : Monet, Intérieur d'appartement, 1875

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LES DAMES DU BOIS DE VINCENNES

— Ah ! Te voilà enfin ! je m'inquiétais, toi si ponctuelle...

— Excuse-moi, j'ai été retardée, tu t'en doutes... tu ne m'as pas attendue pour commander, tu as bien fait...

— Oui, j'avais faim... que prends-tu ?

— Euh... j'ai plus très envie de manger... je prendrai un double expresso.

— Bon... alors quoi de neuf ?

— J'ai revu une vieille copine... je t'en avais déjà parlé...

— Ah ! Ton amie prodigieuse à toi ?...

— Pas du tout ! C'est une fille que j'ai fréquentée pendant deux ans, en terminale et ensuite un peu durant ma première année d'études de Lettres. Et puis brusquement nos chemins ont bifurqué. Cela faisait 40 ans que je ne l'avais pas vue quand il y quelques mois je l'ai croisée sur un trottoir dans le quartier de mes parents.

— Tu l'as reconnue de suite ? Tu étais certaine que c'était elle ? En 40 ans on change...

— Tu sais moi je n'ai guère changé : même allure, même silhouette, des cheveux plus courts et un visage plus mature... elle, je l'ai reconnue malgré son corps épaissi, alourdi et son visage enflé car elle avait la même chevelure filasse, blondasse, les mêmes traits lisses d'une pâleur de cendre. Je ne sais pas si elle m'a reconnue. Je pense que oui, du moins les autres fois car je l'ai ensuite croisée régulièrement à la même heure dans la même zone...

— Mais tu ne l'as pas abordée ? Tu ne lui as pas parlé ?

— Non, jusqu'à aujourd'hui je n'ai pas osé... Pour moi le surprenant est qu'elle habite ce quartier et plus encore que je la rencontre presque toujours marchant aux côtés de sa mère. Elles habitaient un grand appartement près du bois de Vincennes, quand nous étions élèves au lycée Hélène Boucher ; le week-end ils allaient dans une maison de campagne, je dis « ils » car à l'époque il y avait un père et un frère. Maintenant elles ont l'air de vivre ensemble dans l'immeuble voisin de celui de mes parents. La mère est comme la fille : visage bouffi, silhouette empesée dans un long manteau tout râpé qui doit dater du temps où je les fréquentais. C'est ça le pire, je les ai reconnues sous leurs oripeaux de pauvresses. Je ne les verrais pas sortir de cet immeuble, trainant un vieux chariot à provisions comme on en faisait il y a trente ou quarante ans, je les prendrais pour des sans abri. Tu sais un de ces chariots en métal, une sorte de

cage haute sur roulettes qui dedans contient un sac en tissu plastifié au motif écossais, décoloré par le temps. Tu vois ça et tu te dis que la personne qui traîne cet objet est dans la dèche la plus totale et va sur ses quatre-vingt ans... Un autre monde surgit sur le trottoir dont personne ne voudrait ! Chacun les ignore, détourne le regard. Parfois l'une des deux s'appuie sur une canne et l'autre sur une béquille... elles portent toujours les mêmes vêtements : pantalon de lainage trop large, de couleur terne, manteau usé en toute saison, cheveux blonds filasse et non coiffés, visages livides, têtes baissées, yeux rivés au sol et pour la mère tête enfoncée dans les épaules, dos voûté... accablées par la vie, par leur vie... La première fois, j'étais bouleversée, au bord des larmes... mais je n'ai jamais eu l'idée, l'envie de les aborder, de leur parler... je les croise rapidement sans les regarder, je les observe avant et après... j'en ai tout loisir car elles marchent très lentement, excessivement lentement en tirant leur chariot. Parfois alors que je suis en train de payer dans un magasin du quartier, je me retourne brusquement, elles sont derrière moi dans la file d'attente, la fille parle haut à la mère pour la réprimander souvent... je me hâte, je paie et pars sans me retourner... je n'ai de cesse de ne plus les sentir sur mes talons. Je me retiens de courir. Elles me font peur...

— Elles te font peur ? Mais pourquoi ? Ce sont deux pauvres femmes... Tu ne veux pas savoir pourquoi, comment elles en sont arrivées là ?

— C'est vrai, je m'interroge. Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi sont-elles dans un tel dénuement ? Les questions affluèrent dès notre première rencontre... rencontre n'est pas le bon mot !... Il y avait tant de scénarios possibles. Accident, ruine, trahison, maladie ? Je crois que je ne saurai jamais, je n'ai pas osé enquêter dans le quartier, auprès des commerçants ou des habitants de leur immeuble. Je les croise, je les regarde marcher et je me plonge dans une longue rêverie répétitive qui parfois empoisonne ma journée. Moi qui ne me retourne pas en arrière sur mon passé, je me suis souvenue d'elle – Manon, elle s'appelait Manon -, de ces heures passées ensemble côte à côte, au dernier rang, en cours de philo, d'histoire, de latin... de cette semaine passée ensemble l'été qui suivit le bac au festival d'Avignon... des premières années d'études, elle à la Sorbonne, moi en khâgne au lycée Henri IV ; des week-ends dans leur maison de campagne je ne me souviens que des soirées du vendredi où on allait cueillir dans leur jardin des salades avec un couteau et une lampe de poche... on les mangeait aussitôt... elles étaient succulentes... Puis elle m'a annoncé qu'elle était enceinte, qu'elle allait se marier et habiter dans un appartement que ses parents avaient placé de la Bastille à un sixième étage sans ascenseur... je la

revois essayant sa robe de mariée, blanche et brodée... je la revois dans son petit appartement de jeune mariée avec son ventre qui s'arrondissait doucement... Puis plus rien, je ne l'ai plus revue, j'ai continué ma vie d'études, de concours et de thèse... Je lui avais imaginé une existence de femme au foyer avec un mari et des enfants eus très jeune, sans rapport avec la mienne, postes en province, à l'étranger, retour enfin à Paris, un mariage plus tardif et des enfants après 30 ans... Surtout je me souvenais de son sourire, de sa blondeur, de sa minceur... la vie était simple et facile pour elle : ses parents étaient dans l'aisance et la bienveillance... Son père, un ingénieur dans une grosse boîte, me semble-t-il, avait un physique de comédien, souriant et aimable avec sa famille, la mère qui avait alors à peine quarante ans – comme sa fille elle s'était mariée très jeune - s'était inscrite à l'École du Louvre et suivait assidument, passionnément ces cours dont elle parlait avec enthousiasme pour en dire aussi la difficulté, la charge de travail. Mais après tout c'est ce qu'elle cherchait : s'occuper ! Toutes les deux étaient vives, joyeuses, très coquettes, très soucieuses de leurs tenues, de leur maquillage... Elles se ressemblaient déjà beaucoup... comme deux sœurs... Le père et le frère me paraissaient en retrait, présents mais discrets. Moins lumineux. Ce qui nous séparait elle et moi c'était l'insouciance, la sienne, alors que moi j'étais préoccupée de bien faire, de réussir, de devenir. Je la revois encore en première année de fac de Lettres, étudiant Stendhal pour un partiel, comme on irait faire un tennis alors que je peinais en hypokhâgne à obtenir, retrouver les notes et le rang que j'avais au lycée. Pour elle tout était léger, simple, facile ; pour moi lourd, douloureux, angoissant. Nous ne pouvions pas continuer à nous voir, nous appartenions presque à deux mondes différents ou du moins à des projets de vie différents. Nous n'étions pas des amies, nous ne pouvions pas l'être. J'ai continué ma vie, tracé ma carrière et je l'ai oubliée peu à peu. La revoir marchant sur le trottoir devant chez mes parents a été une surprise, un bouleversement, un effroi...

— Un effroi ? Tu exagères ! Que ça te bouleverse, je le comprends, c'était comme si le passé te sautait à la figure à travers ce corps abîmé, presque défiguré... C'est se confronter au temps qui passe et qui détruit... on vit tous cela chacun à son tour. Alors pourquoi parler d'effroi ?...

— J'ai traversé toutes sortes de questionnements. Qu'est-ce qui a bien pu leur arriver ? Pourquoi sont-elles seules ? Pourquoi ont-elles tout perdu ? Où sont passés le père, le frère, le mari, l'enfant ? Divorce, maladie, décès, ruine, endettement ou accident ? Tout à la fois ?... Ni l'une ni l'autre n'avait d'emploi, de revenu : elles sont tombées dans une grande précarité... d'ailleurs de quoi

vivent-elles ? À quoi passent-elles leur temps ?... Quels mots peuvent définir leur vie à toutes deux ? Amertume ? colère ? désespoir ? honte ? souffrance ? Finir sa vie à soixante ans auprès de sa mère ! Mon pire cauchemar ! Peut-être pas pour elle... elles s'entendaient plutôt bien par le passé... mais la détresse, la pauvreté doivent rendre difficile le quotidien... Que fait-elle ? À quoi pense-t-elle ?... Elle doit ressasser des événements que j'ignore... À quoi passe-t-elle ses journées ? La littérature, la peinture, la musique sont-elles des alliées dans ces moments d'abandon, de dénuement ?... Je me suis souvent posé la question... Et le soir au moment de s'endormir... les somnifères ou les neuroleptiques doivent faire disparaître tous les fantômes... l'ivresse aussi... et au réveil, à quoi pense-t-elle ? Une brume bénéfique lui permet-elle de se lever et d'envisager la journée ?... À quoi peut-on penser quand on a tout perdu, sauf sa mère ? À des bons moments, des paysages, des lieux où l'on a été heureuse ?... On doit passer son temps à avoir envie de mourir, de disparaître, de ne pas se réveiller. Comment tient-on encore debout ? Pourquoi tient-on encore debout ? Qu'est-ce qui les fait sortir tous les matins vers 11h30 en quête de nourriture ? Un instinct de survie ? Un dernier élan d'énergie ? Elles s'entraident sûrement l'une l'autre : quand l'une n'a pas envie d'aller marcher dans le quartier, l'autre en rappelle la nécessité... on n'a plus de pain, on n'a plus de café... Je ne sais pas laquelle des deux me rend la plus triste... La mère peut-être qui marche courbée, les yeux rivés au sol... partie, disparue la jeune femme joyeuse et alerte, reste une vieille femme ralentie, accablée, épuisée. Je pense à toutes ces heures vécues ensemble dans la joie et l'insouciance, je revois leurs maisons, leur aisance matérielle, leur accueil, je me souviens de nos conversations puis je les regarde comme des étrangères, des fantômes de mon passé et j'éprouve parfois un vertige quand je les croise même si avec le temps, je me suis peu à peu habituée, ma gêne s'est affaiblie. Je pense à des personnages du cinéaste japonais Mizoguchi... des personnages féminins, seules et opprimées par le sort. La mère dans *L'intendant Sansho*. Pathétiques à l'écran. Infiniment désolées dans notre monde réel, au XXI^e siècle. Mais après tout on rencontre ce genre d'êtres humains dans les romans de Balzac et de Zola. Grandeur et décadence d'une famille bourgeoise. Cela m'effrayait enfant ces récits où le personnage principal est condamné, par sa faute et bien sûr celle de la société, à perdre tout ce qu'il a acquis et conquis.

_ Certes... tu réagis en littéraire ! Tous les destins ne confirment pas la vision de Zola... simplement nous vieillissons et mourons, c'est une fatalité que l'on veut oublier... La déchéance est inscrite pour nombre d'entre nous qui ne meurent pas à vingt ans d'une tumeur au cerveau ou d'un accident de voiture.

— Mais comment font-elles quand elles s’aperçoivent dans un miroir, dans le reflet d’une vitre ? Elles évitent de croiser leur propre regard, leur propre image ? Elles poussent un grand hurlement intérieur et vont se servir un verre d’alcool ? Après tout c’est ce que doivent faire tous les vieillards quand ils se découvrent dans une glace face à cet inconnu monstrueux qui leur ressemble... Accablée ou furieuse ? Autant te l’avouer... je pense à moi ! Comment ferais-je dans leur situation ?... Bon, d’abord cela ne m’arrivera pas, je ne connaîtrai pas ce dénuement, cette solitude... j’aurai une bonne retraite, Léonard et moi sommes pour le moment en bonne santé... nous veillons à ne pas grossir... nous allons vieillir ensemble... nous ne sommes pas à l’abri d’un accident, mais nous aurons alors notre argent et nos livres, nos disques, nos films, nos abonnements à des plateformes Deezer, Medici... pour adoucir les coups du sort et ceux de l’âge. Si je me retrouvais dans sa situation, je me tuerais : pas question de vieillir avec ma mère, plutôt mourir ! Cela voudrait dire que Léonard et les enfants ne seraient plus là : à quoi bon vivre alors, sans eux ? Pourquoi je te dis tout cela ? Après tout je ne sais pas comment je réagis vraiment... C’est comme ceux qui affirment : « sous l’occupation j’aurai fait de la résistance »... c’est facile à dire... mais confronté au réel, à la peur, on n’a parfois pas le courage et l’énergie qu’on imaginait. Vivre demande plus de courage, surtout quand on est démuné, appauvri, affaibli... Je ne sais pas. C’est si facile de parler quand on a sa famille, son appartement, son confort... Qu’est-ce que je ferais à sa place ? Je crois que je me laisserais glisser, tomber au fond du gouffre. Je n’aurais plus aucune force, excepté que je ne voudrais pas mourir avant ma mère, la laisser totalement seule. J’aurais trop de honte et de dépit à mourir la première. Ce serait à moi de lui tenir la main, de l’encourager à lutter... à manger, à dormir et à repenser à toutes ces œuvres d’art qu’elle a aimées, contemplées... Quelle douce consolation... Lui relire encore Tolstoï... mais ont-elles des livres, un ordinateur pour adoucir leur présent ? Écoutent-elles de la musique ?... Que font-elles ?... Sûrement ressasser leur passé, se disputer, et se laisser envahir par l’aigreur, le ressentiment d’avoir perdu ce qu’elles aimaient ! Nous devons tous vieillir et renoncer en grande partie à ce que nous étions et faisons... mais pour elles deux la vie est bien pire : il ne s’agit pas seulement de vieillir mais de vivre sans ce qui faisait auparavant le sens de leur vie. Leur vie a-t-elle encore un sens ?... Et la mienne ?... J’aurais pu moi aussi devoir me confronter à ce destin de pauvreté et de solitude : échouer, tout perdre pour n’avoir pas fait les bons choix ou devoir subir un sort cruel. N’a-t-on pas tous peur de finir un jour seul, assis sur un trottoir à attendre, sans oser les regarder, que les passants nous fassent l’aumône

d'une pièce, d'un mot, d'un sourire. Peur de glisser, de dérapier vers la solitude, la faillite ou le dégoût de tout et d'abord de soi-même et de se retrouver loqueteux, puant, parlant, criant tout seul, à mendier par tous les temps et à vivre alors dans la peur de se faire voler, frapper, violer par des congénères malveillants ? Peur de l'échec, de l'abandon, de la misère. Par erreur, aveuglement, faiblesse. La société est notre pire ennemi... après nous-mêmes, ennemi qui guette sans cesse pour discriminer, ostraciser. De la paranoïa, tu me diras ! Je ne pense pas. On a tous, à un moment ou continûment, la hantise de ce destin. La mort d'un enfant, la mort ou le départ de nos proches, une séparation, une trahison, un chômage qui se prolonge, une solitude brutale ou insidieuse, et on dérape... D'aucuns choisissent ce destin, je le sais, on me l'a raconté, sous prétexte de liberté retrouvée. Mais si peu pour tant d'autres qui sont pénalisés pour leurs erreurs, leur aveuglement, leur faiblesse et aussi leur malchance... Ce n'est pas la faute à pas de chance, c'est souvent en soi que l'on peut trouver l'origine, la responsabilité. Elles sont toutes deux ce que je ne voudrais jamais devenir. J'ai lu ça dans des romans de Doris Lessing et de Magda Szabo et j'ai eu l'impression de mieux comprendre la réalité. Enfin je ne sais rien d'elles, je ne fais qu'imaginer et hésiter entre le coup du sort ou l'erreur personnelle de jugement.

— Eh bien, je te le redis, qu'attends-tu pour les aborder, leur parler ? leur demander comment elles vont ? Tu pourrais leur proposer ton aide ?... As-tu seulement pensé à les aider ?...

— La cause du malheur importe car on le supporte plus ou moins aisément si l'on se sent responsable, coupable de son état ou pas. En fait j'ai trop peur d'elles, de l'image qu'elles me renvoient pour m'approcher et les questionner. Et donc les aider... Elles sont ce que ma mère et moi aurions pu devenir à ce détail près que ma mère et moi n'avons jamais connu d'intimité, de lien étroit et authentique, on a vécu dans une hostilité plus ou moins ouverte et déployée... Quel enfer ce serait d'avoir à finir mes jours seule avec elle ! mais de les croiser dans la rue ne me donne aucune assurance, fierté ou sentiment de supériorité. Je tremble à chaque fois de me confronter à ce qui aurait pu être moi, de me confronter à la réalité du vieillissement : nous sommes la conclusion, le résultat de notre vie ou autrement dit notre vieillesse ressemble d'abord à ce que fut notre vie avec ses choix et ses combats. On récolte ou pas le fruit de nos efforts passés. En fait je n'ai pas du tout envie de leur parler et de savoir pourquoi elles en sont arrivées là... Leur histoire doit être épouvantable. Et leur visage porte cet accablement : chez la mère il est total, l'épuisement et la honte se conjuguent

pour ralentir sa marche ; chez la fille, ma camarade d'autrefois, il est en concurrence avec la colère et le dépit.

— Et t'es-tu demandé ce qu'elle pense de toi à chaque fois qu'elle te croise et que tu l'ignores ?

— Je suis certaine ou presque qu'elles m'ont toutes deux reconnue et, elles aussi, elles n'ont pas du tout envie de m'aborder, de me parler : par honte peut être ou par irritation puisque moi aussi je leur renvoie une image d'elles-mêmes qui leur déplaît quand elles me voient marcher aux côtés de ma mère encore alerte et élégante malgré ses 90 ans. Cela doit les soulager que je ne manifeste aucun signe de reconnaissance, elles se sentent comme à l'abri derrière leur masque de chair bouffie, leur corps alourdi par les années... À moins qu'elles se disent que le ravage du temps est tel qu'elles sont méconnaissables et alors elles souffrent d'autant plus de leur misère ? À moins qu'elles soient loin de toutes ces considérations, trop occupées à se tenir debout vaille que vaille, à rester en vie vaille que vaille ?

— C'est vrai ta mère est remarquable pour son âge : bon pied, bon œil et quelle tête, quelle mémoire ! Elle mène, il est vrai, une vie confortable malgré tous les aléas du grand âge. Tout ça grâce à ton père si j'ai bien compris.

— Oui, elle profite d'une belle pension de réversion et d'un grand appartement. Mais ce matin en me rendant chez elle pour ma visite hebdomadaire, mon attention a été retenue par un corbillard stationné devant leur immeuble : je suis arrivée juste au moment où quatre hommes transportaient un cercueil en pin dans un véhicule gris foncé, très sobre, très discret comme il est de mise aujourd'hui. Ne pas laisser la mort envahir nos vies ! Sur le trottoir il y avait la mère de ma camarade, soutenue par deux personnes ; elle soulevait avec difficulté la tête pour suivre des yeux le cercueil qu'on installait à l'arrière du véhicule. Je me suis mise à trembler sur mes jambes, debout, au bord du trottoir. J'ai regardé la petite vieille monter dans le corbillard, le véhicule lentement s'éloigner. J'ai un peu attendu d'être calmée pour rejoindre ma mère dans son appartement, elle était encore en train de lire une biographie, celle de Stefan Zweig. Je n'ai pas osé lui raconter la scène à laquelle je venais d'assister, et pourtant je sais qu'elle se souvient de Manon, ma camarade qui vivait à la lisière du bois de Vincennes. C'est là sur le trottoir, immobilisée à les regarder que j'ai pris mon retard, tu le comprends bien, n'est-ce pas ? C'est gentil de m'avoir attendue. T'en penses quoi de cette histoire, de cette rencontre ?... Tu es déçue de ne pas savoir le pourquoi du comment ? Désolée... Et toi, rien de neuf à me raconter ?